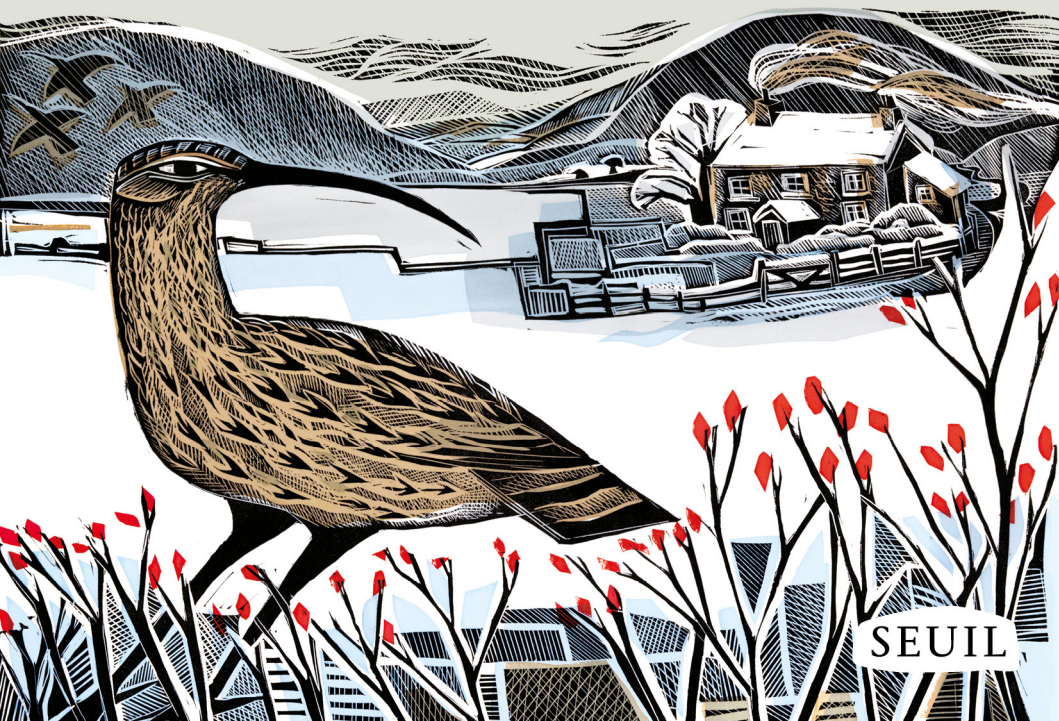
Colin Niel

Le septième siffleur

ROMAN

Rentrée Littéraire



SEUIL

LE SEPTIÈME SIFFLEUR

COLIN NIEL

LE SEPTIÈME SIFFLEUR

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

ISBN 978-2-02-162499-1

© Éditions du Seuil, août 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

À Marie
Qui des oiseaux ne sait pas les noms
Mais avec eux partage un don :
Faire ce monde un peu plus beau

Septembre

Sur la lande, chaque bourrasque était un petit assaut pour humains et bétail.

La voix de Tormod claqua entre deux sautes de vent :

– Fiona ! Tu fais quoi, là ?!

Mais Fiona ne bougea pas, interdite et vautrée dans les bruyères trempées.

Elle regarda la grouse filer vers l'inconnu en une courbe impossible, manœuvrer de ses ailes brunes dans le vent coléreux, les caroncules rouge vif au-dessus de ses yeux en billes. Puis disparaître au creux du col comme si jamais elle n'avait été là, gagner d'autres coins de la lande sans fermier ni bestiaux pour venir l'y déloger. Des coins où elle serait peut-être abattue d'un coup de fusil dans les jours à venir. Parce que le 12 août était passé, ce fameux *Glorious Twelfth* au-delà duquel riches chasseurs et gardes-chasse orchestraient le tir des lagopèdes d'Écosse sur ces hauteurs à nu. Elle avait décollé à quelques mètres de Fiona, l'air d'une créature surgie

de la terre elle-même et non de la végétation basse dans laquelle son plumage la camouflait. Trois coups d'aile secs et bruyants, sa trajectoire aussitôt déviée dans les rafales qui sans cesse changeaient de sens. Debout dans la montée, pieds dans les arbrisseaux ratatinés à terre, Fiona était tombée en arrière, surprise par la soudaine apparition. Depuis quand n'en avait-elle pas vu, de grouse, eut-elle juste le temps de se demander.

Avant que Tormod ne la ramène au réel.

– Fiona ! La brebis !!

Les cheveux devant les yeux, elle le regarda, plus bas sur l'invisible sente.

Elle vit Spencer juste derrière lui, son garçon qui la fixait sans expression.

Et le troupeau, meute indécise interrompue dans la descente.

Et enfin elle réalisa.

Enfin elle aperçut la masse de laine grise surmontée de sa tête noire, en contrebas : occupée à regarder l'oiseau, elle avait lâché la patte qu'elle tenait dans la main. Laissé échapper la brebis qu'elle s'efforçait de remonter du ravin dans lequel l'animal avait chuté.

Fiona tenta de se remettre debout, mais elle glissa, trempa son jean en s'étalant encore dans les tiges drues. Alors elle entendit Tormod souffler, maugréer des paroles dont elle ne voulait pas connaître les détails. Puis prendre les choses en main, quitter le troupeau en hâte et lui passer devant, la visière de sa casquette

serrée entre ses doigts pour que le vent ne l'emporte pas. Elle le vit se jeter vers la pauvre bête en dévalant la lande, la rattraper d'une main habile, et aussitôt l'aider à gravir le talus, poussant son flanc tandis qu'elle gémissait, pattes dérapant sur la callune humide. Cela lui prit plusieurs minutes pour tout remonter, par endroits il patinait dans la boue, ailleurs il usait de ses mains sur la roche affleurante. Figée sur place, Fiona le regardait faire, ahaner, forcer, tirer, tandis que derrière elle le chien s'employait à contenir le reste du cheptel prêt à repartir vers les sommets.

Lorsque Tormod revint vers elle, lorsqu'enfin il rendit le mouton au troupeau, patte repliée dans la laine sale, il évita son regard, mais soupira :

– Franchement…

Avant de relancer le mouvement, de guider tout ce petit monde dans la descente, sur le sentier faufilé dans le tapis végétal.

Alors Fiona pensa : Espèce d'idiote.

Et elle s'en voulut d'avoir été aussi distraite. Qu'à cause d'elle et de cette fichue grouse, Tormod ait eu cela à faire en plus de tout le reste. Et elle ferma la marche, suivant des yeux les mouvements des brebis Blackface, guettant les retardataires après lesquelles courait le chien. Fixant, surtout, le dos de Spencer qui avait tout vu de la scène, ce qui peut-être la contrariait le plus. Secoués par ce vent d'été surgi le matin même, comme pour rappeler combien on pouvait se tromper

quand on s'essayait à parler météo, par ici, ils passèrent enfin le col pour retrouver la route où la voiture était garée. Terminèrent leur périple en une foule dissipée.

Et bientôt Fiona laissa Tormod et Spencer finir de guider les bêtes jusqu'aux prairies d'automne, prit le chemin de la maison pour préparer le dîner. Elle roula lentement, la culpabilité nichée en elle, entourée par les pentes des collines où la bruyère traçait ses droites et ses rectangles, étrange géométrie façonnée par les hommes et leurs feux, déclenchés chaque année pour maintenir ces landes ouvertes. Et y faire prospérer le précieux gibier plutôt que d'y laisser pousser des arbres, et ainsi laisser ces sommets retrouver les forêts qui les couvraient il y a longtemps.

C'était la mi-septembre, il y avait moins de travail sur la ferme depuis la fin de la fenaison, depuis que les balles d'ensilage étaient toutes entassées derrière la grange telles les briques en plastique d'un grand jeu de construction. Pourtant, à son retour, Tormod paraissait aussi épuisé qu'après une journée de mars, au moment des mises bas : le troupeau ne s'était pas laissé conduire si facilement que prévu, même le long de la route, imagina Fiona. Tormod et Spencer retirèrent leurs bottes dans la véranda, en parlant de cette femelle qui ne voulait pas rentrer dans le champ, Une vraie princesse, celle-là, disait l'adolescent. Ils allèrent se doucher. Et ils s'assirent sur le canapé, l'ordinateur portable ouvert sur la table basse, et regardèrent ensemble les plus belles

actions du match des Rangers que, chose exceptionnelle, ils n'avaient pas pu visionner en direct la veille. Le père et le fils, unis par cette passion pour l'équipe de Glasgow qu'ils soutenaient sans condition face à ces Irlandais de Celtics. Et qu'un jour, promettait Tormod, ils iraient voir jouer vraiment lors d'un de leurs matchs à domicile à l'Ibrox Stadium.

On ne reparla pas de l'incident de la grouse, mais l'événement sembla planer dans la maison jusqu'à la fin du jour, à la façon de ces querelles jamais dites mais jamais oubliées pour autant. Lorsque vint l'heure de dîner et qu'on se mit à table, mari et femme n'avaient échangé que très peu de paroles, et rien qui ne relevait pas de l'organisation familiale ou agricole, ce qui revenait souvent au même tant la ferme imposait son agenda indiscutable. Fiona apporta le ragoût de bœuf qu'elle avait cuisiné, servit fils et mari dans les assiettes creuses.

Dès la première bouchée, elle détecta la grimace discrète de Tormod.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, fit-il avec un mouvement de tête qui disait tout le contraire.

– Ce n'est pas bon ?

Pour seule réponse, il haussa les sourcils. Puis jeta un regard à son fils assis à sa droite, un regard complice et plein de sous-entendus que Spencer eut l'air de partager. Un instant, l'envie de réagir traversa Fiona, l'envie de leur dire qu'elle, elle le trouvait très bon, ce

ragoût. Qu'ils n'avaient qu'à s'y mettre à la cuisine, si ça les chantait l'un ou l'autre.

Mais elle n'en fit rien.

Pas plus aujourd'hui qu'un autre jour.

Elle les regarda tous deux manger ce plat qui ne les enchantait pas, dans cette ambiance devenue trop récurrente. Sur le visage de Spencer, elle chercha les traits de l'enfant qu'il était à peine deux ans plus tôt, avant qu'il ne se mette à pousser et changer à vue d'œil, à devenir grand comme un homme, et à entrer dans l'adolescence comme dans un territoire dont elle ne saurait rien. Et jamais Fiona n'eut autant cette impression de ressemblance, que son garçon en grandissant devenait un autre Tormod. Et elle ne sut pas si cette idée-là la rendait fière ou au contraire lui faisait de la peine.

À quelques détails près qu'elle voulait oublier, Fiona n'avait pas connu d'autre homme que Tormod dans sa vie de femme. Elle n'en avait aimé aucun autre, en tout cas. Ils étaient mariés depuis quatorze ans, et cent fois durant ces quatorze années elle avait remercié le Seigneur d'avoir permis cela. D'avoir fait d'elle l'épouse de cet homme-là, elle qui longtemps s'était crue invisible aux regards masculins, à l'écart pour toujours du grand marché aux sentiments. Elle qui n'avait jamais beaucoup cru en elle, qui secrètement se qualifiait plus volontiers d'idiote ou d'incapable que de toute autre chose. Elle qui, même, avait imaginé à une époque ne

jamais devenir mère, contrairement à sa sœur qui était déjà enceinte lorsqu'elle avait fui les Highlands pour suivre son commerçant d'époux à Aberdeen.

Fiona avait de l'admiration pour son mari, pour sa droiture, pour son courage. Et plus encore depuis que, cinq ans plus tôt, le père de Tormod les avait quittés de façon brutale, et qu'en l'espace de quelques mois il s'était retrouvé seul aux manettes de la ferme, devenant ainsi l'un des plus jeunes chefs d'exploitation de la région. À aucun moment il ne s'était plaint, il avait assumé tout cela en père de famille et en fermier responsable, jugeait-elle.

C'était une ferme de bonne taille : cent dix vaches Angus, moins rentables mais plus rustiques que les charolaises vers lesquelles nombre de fermiers s'étaient tournés, et avec lesquelles ils couraient les salons agricoles ; et un peu moins de six cents brebis Blackface. Une ferme établie en altitude dans le Glenlivet, aux marges des Cairngorms, sur des terres que leur louait le domaine de la Couronne royale, ce qui, d'après Tormod, valait mieux que si tous leurs champs avaient appartenu à des banquiers, plus influencés par les soubresauts des villes que par ce qui advenait dans les Highlands.

Une telle exploitation représentait un travail considérable, savait Fiona, un travail qui reposait tout entier sur les épaules de son mari. Il lui arrivait bien sûr de donner des coups de main lorsque la charge devenait intenable, lorsque les bêtes vêlaient et qu'il fallait rester auprès

d'elles, ou pour guider le troupeau des prairies vers les landes où elles passaient l'été. Spencer participait de plus en plus, lui aussi, surtout quand il s'agissait de conduire un des engins agricoles dans lesquels il montait avec son père depuis qu'il savait se tenir debout. Mais ni une femme maladroite et distraite comme elle l'était, selon elle, ni un enfant de treize ans n'équivalaient à un fermier : contrairement à bien d'autres, Tormod n'avait ni frère ni associé pour véritablement le seconder. Il dédiait sa vie à ses bêtes et à ses cultures, et si certaines années la météo se faisait clémente et lui rendait la vie moins dure, si la neige devenait plus rare qu'autrefois, ce qui avait quelques avantages tout de même, ce qu'il affrontait le plus souvent sur ces Highlands de l'Est, c'était un climat entièrement consacré à envenimer son quotidien. Avec six mois d'hiver, et des pluies et des vents dans lesquels il aurait mieux valu que jamais un humain ne s'aventure. Des conditions de travail que ne connaissaient pas les éleveurs des basses terres que l'océan s'appliquait à rendre hospitalières.

Alors oui, pour tout cela Fiona admirait son mari.

Tormod était aussi un père exemplaire, estimait-elle, investi comme peu d'hommes l'étaient dans l'éducation de leur unique enfant. Depuis la naissance de Spencer, il avait largement fait sa part du travail, l'avait emmené très jeune courir après les brebis au milieu des callunes, rentrer les vaches dans les étables à la venue de l'hiver. Ou encore assister au nourrissage des

agneaux que l'enfant portait dans ses bras en titubant sur ses petites jambes, Mon Dieu, Fiona avait tant de beaux souvenirs de ces moments-là. Elle avait toujours aimé les voir ensemble, voir son garçon grandir dans les bottes de son père, voir cette relation père-fils se conforter année après année. Elle se félicitait de ce lien qu'elle observait en spectatrice lointaine, ce quelque chose qui hésitait parfois entre autorité paternelle et amitié virile. Longtemps elle n'y avait rien vu à redire, après tout elle aussi avait ses moments avec Spencer. Il avait la chance d'avoir deux parents présents, se disait-elle. Fiona aimait, également, cet avenir qui semblait se dessiner de façon naturelle tant leur fils savait s'y prendre avec les bêtes et les machines, cette certitude qu'avait Tormod qu'une fois adulte il prendrait sa suite à la tête de l'exploitation. La perspective la rassurait, tant de jeunes s'inventaient des métiers impossibles qui devaient faire leur fortune rien qu'en se filmant avec un téléphone, de nos jours.

Mais aujourd'hui, tout était différent.

Aujourd'hui, Fiona ne savait plus quoi penser.

Pendant des mois elle avait refusé de se l'avouer, s'était persuadée qu'elle se faisait des idées. Qu'il y avait des jours avec et des jours sans, comme dans toutes les familles, mais que la sienne était solide, unie pour le meilleur et pour le pire depuis le jour du mariage. Mais ce soir-là, longtemps après le dîner et l'affaire de la grouse, à présent que Spencer dormait et qu'elle était

sortie de la maison pour trouver l'air qui lui manquait à l'intérieur, Fiona ne parvint pas à se mentir.

Elle n'aurait pas su dire à quel moment c'était arrivé. À quel moment Tormod avait cessé de s'adresser à elle avec, au moins, le respect qu'un homme doit à la femme qu'il a épousée devant Dieu. À quel moment Spencer avait décidé qu'il préférait son père à sa mère, et arrêté de lui dire qu'il l'aimait, ou de se blottir dans ses bras à la moindre contrariété, ainsi qu'il le faisait encore il n'y a pas si longtemps. C'était venu progressivement, lui semblait-il plutôt, par touches imperceptibles ou qu'elle ne voulait pas voir. Mais désormais, l'impression qu'avait Fiona, c'est d'être devenue une intruse dans son propre foyer. C'est que son mari n'avait plus aucun amour pour elle, à supposer qu'il en ait eu un jour, en venait-elle à se demander. C'est que chacun de ses actes et chacune de ses paroles l'agaçaient, et à vrai dire elle pouvait le comprendre tant elle s'exaspérait elle-même, parfois. C'est, aussi, que son fils ressemblait de plus en plus à Tormod, adoptait ses traits et sa carrure dans sa croissance adolescente, en venait à réagir comme lui au point qu'il lui semblait parfois avoir affaire à une fratrie plutôt qu'à un père et son garçon. C'est, surtout, que cette complicité très masculine qu'elle avait regardée naître avec tendresse, avait fini par s'accompagner d'une hostilité à son égard. L'impression que s'il n'avait pas fallu une femme pour veiller au bon fonctionnement de la

maisonnée, l'un comme l'autre auraient pu se passer de sa présence encombrante.

Et à bien y réfléchir, songea-t-elle dans la nuit face aux portes vitrées de la véranda, c'était pire encore depuis qu'avait été diagnostiquée la maladie de Spencer. Cette maladie qui changeait tout mais dont on ne parlait pas, comme si lui tourner le dos allait suffire à l'éloigner.

On disait que dans la région, loin des lumières des villes, les nuits offraient des ciels parmi les plus sombres du pays, que des astronomes venaient de loin pour y braquer leurs télescopes vers telle ou telle constellation. Fiona leva la tête, observa les étoiles déployées par millions au-dessus des Highlands, comme pour trouver là-haut les réponses qu'elle ne trouvait pas en elle. Elle chercha une de ces aurores boréales qui, plus souvent en hiver, s'invitaient parfois sur la voûte en draps rose-vert-violet. Sous les crêtes arrondies qu'on devinait au pied du ciel, on ne voyait d'ici qu'une seule lumière d'origine humaine, celle de la maison de Fergus, unique voisin à des kilomètres à la ronde. Fergus que Tormod connaissait depuis l'enfance, mais dont il ne disait que du mal, ces dernières années. Fergus qui expliquait à qui voulait l'entendre que si sa propre ferme était plus rentable que la leur, c'était parce que Tormod gérait mal son affaire, ou manquait d'ambition, ou n'avait rien compris aux *nouvelles règles des marchés*. Ce qui était totalement faux, selon Fiona, mieux placée que personne

d'autre pour savoir combien son mari était investi dans son exploitation.

Elle resta un moment seule dans la nuit, près de la route qui longeait la maison et la ferme établie juste derrière. Elle tenta encore de relativiser, de se dire que tout allait s'arranger, que pour Spencer c'était le temps du père. Que bientôt il reviendrait vers sa maman, et qu'alors Tormod serait plus tendre avec elle, lui aussi.

Mais elle n'y parvint pas.

À vingt kilomètres de la ferme, la distillerie subvenait aux besoins de plus d'une famille du Glenlivet. C'était l'un des premiers employeurs, surtout depuis que le tourisme avait cessé d'être florissant, depuis que les skieurs ne trouvaient plus ici les manteaux neigeux qui autrefois les attiraient, depuis que les pêcheurs de saumons s'étaient faits plus rares, aussi, et aux cours d'eau du coin préféraient désormais la rivière Spey. Agent de conditionnement : Fiona n'aurait pas dit qu'enfant elle avait rêvé d'un tel métier, de passer ses journées à alimenter des lignes d'embouteillage ou à étiqueter des palettes, mais elle bénéficiait d'un salaire acceptable, d'un régime de retraite, et il lui semblait contribuer à quelque chose lorsqu'elle s'imaginait tout ce whisky exporté loin de son Écosse, dans des pays où jamais elle-même n'irait. Et puis elle avait conscience que, pour prétendre à un poste à l'accueil ou à la boutique, il aurait fallu qu'elle ait le contact humain plus facile. Qu'elle soit moins réservée,

ainsi qu'on disait d'elle pour ne pas la vexer par d'autres qualificatifs.

La journée avait ressemblé à d'autres, seulement marquée par la venue d'actionnaires de l'entreprise à qui le distillateur en chef avait fait visiter le site en vantant l'excellence des employés, l'importance attachée par la direction au *bien-être au travail*. Fiona avait quitté son poste en se demandant si, ce soir encore, elle n'allait pas faire un détour, emprunter telle ou telle piste sur laquelle lui reviendraient de vieux souvenirs enfouis. Elle avait fait ça plusieurs fois, ces derniers jours, dans le temps qui lui restait avant de récupérer Spencer à l'arrêt du bus scolaire qui le ramenait du collège de Grantown-on-Spey. Ressassant en boucle le triste constat sur son foyer. Mais découvrant le ciel noir au-dessus du parking, les nuages lourds et l'asphalte fumant des averses déjà tombées dans la journée, elle avait changé d'avis.

La route sinuait au gré des méandres de l'Avon, hissée de kilomètre en kilomètre en direction des altitudes. Fiona roulait à vive allure le long des pins sylvestres et des clôtures. Elle franchit le vieux pont en pierre, mousses et lichens en patchwork sur la roche noire, elle dépassa l'embranchement de l'ancienne voie militaire, qui filait vers le sud et le château de Balmoral. Elle la connaissait par cœur, cette route, en savait chaque virage, chaque détour, elle l'avait parcourue par tous temps, par neige, par vent, par brouillard. Elle savait très bien à qui appartenait la dernière parcelle de prairie

avant de traverser le village de Tomintoul, et les vaches Highland qui la broutaient avec obstination en cette saison de repousse.

Mais jamais elle n'en avait vu franchir la clôture pour se retrouver sur le bitume.

Le bovin surgit devant elle comme un diable égaré, silhouette énorme emplissant tout le décor. Fiona eut à peine le temps d'apercevoir la frange qui lui cachait les yeux, et le pelage roux mouillé des pluies passées, et les cornes immenses pointées vers les nuages tels deux bras grands ouverts pour implorer les cieux.

Elle écrasa son frein, tourna le volant pour éviter la bête.

La voiture pivota sur elle-même dans un crissement violent, chahutée comme si soudain elle roulait sur une pente accidentée. Fiona sentit la ceinture lui écraser l'épaule, la tête secouée de droite à gauche. Avant de se retrouver sur le bas-côté, en diagonale au pied d'un talus herbeux. Complètement sonnée. Et d'avoir en premier cette étrange pensée : Imbécile, Tormod va être furieux !

Elle resta là plusieurs secondes, immobile et penchée derrière son volant. Puis elle secoua la tête, cligna des yeux, se massa la nuque. Constata qu'elle ne ressentait aucune douleur, et que la voiture n'avait rien percuté, surtout pas la highland qui, le pas indolent, s'éloignait vers le champ. Elle envisagea donc de se remettre en route, remit le contact, le geste machinal.

Mais fut interrompue par le poing qui cognait contre sa vitre.

– Madame, tout va bien ?

Fiona fronça les sourcils, avisa le visage féminin, penché vers elle depuis l'extérieur. Elle le trouva familier, sans pouvoir dire pourquoi.

– Madame, vous ne pouvez pas repartir comme ça ! insista la voix à travers le verre sale.

Quelques minutes plus tard, Fiona reprenait ses esprits, assise sur un banc édifié en bord de route pour inciter les conducteurs à faire une halte dans la région. La voiture rangée plus proprement, près d'un autre véhicule à la carrosserie tachée de boue. Une jeune femme à côté d'elle, dans un pantalon à poches carrées, et un coupe-vent technique avec beaucoup de fermetures Éclair. Qui lui demandait :

– Ça va mieux ?

– Je crois, confirma Fiona, encore sous le choc mais plus lucide.

Elle but une gorgée d'eau, dans la gourde que la femme lui avait mise en main.

– Vous avez eu de la chance : si vous vous l'étiez prise, la vache, c'était la catastrophe…

– Oui.

Fiona nota le fort accent anglais, sans pourtant reconnaître encore à qui elle avait affaire. Elles restèrent un moment muettes, assises face au bitume, et au pré où paissaient les vaches laineuses, et plus loin au village

dont on voyait les toits d'ardoises. La femme se saisit alors de la paire de jumelles qui reposait sur le banc, la porta à ses yeux pour fixer le ciel, semblant scruter les mille replis des nuages entassés tout là-haut.

– Vous voulez regarder ? proposa-t-elle. Il y a un aigle royal. C'est pour ça que je m'étais arrêtée : je l'ai vu depuis ma voiture.

Fiona hésita.

S'empara de l'objet.

Et bientôt dénicha le rapace, silhouette noire et minuscule à l'œil nu, mais qui dans les lentilles révélait toute sa grandeur d'oiseau de proie, les ailes immenses, déployées immobiles au-dessus de la vie terrestre, et décrivant d'invisibles trajectoires dictées par les masses d'air. Elle l'observa en silence, tandis qu'une voiture passait sur la route en direction de Tomintoul.

– Vous êtes la femme de Tormod Dingwall ? dit alors la jeune femme.

Fiona baissa les jumelles, interloquée.

– Je m'appelle Bonnie. Je suis venue chez vous, le mois dernier.

Ce n'est qu'à ce moment-là qu'elle se souvint.

C'était la dame de l'association, ainsi qu'elle l'avait nommée dans sa tête lors de sa visite à la maison.

Elle était arrivée un jour du mois d'août, un jour que Tormod avait consacré à la tonte des moutons en se plaignant de faire cela aussi tard dans l'année, et aussi que couper toute cette laine prenne toujours autant de

temps sans plus rien rapporter. Que, comme beaucoup d'autres choses, ce ne soit plus comme avant, en fait. Lorsque la voiture s'était avancée dans la cour, il avait regardé sa montre en soupirant, l'air de se souvenir seulement de ce rendez-vous fixé par téléphone. La dame avait marché jusqu'à la véranda, caressé la tête du chien soudain plus agité, elle était entrée en souriant, équipée d'un sac à dos et d'une veste polaire ornée sur l'épaule du logo de son association. Un nom très long qui contenait au moins les mots *Royal* et *Nature*, avait noté Fiona, avant d'aller préparer un plateau de thé et de biscuits. Parce que ça se faisait lorsqu'on recevait chez soi, même quelqu'un qui ne semblait pas si bienvenu, à en croire la mine qu'avait Tormod en désignant une chaise à la jeune femme.

Fiona n'avait pas pris part à la discussion, elle l'avait seulement suivie de loin, affairée dans la maison. Elle avait remarqué cet accent très anglais qui donnait à la dame de l'association un air condescendant, et cette tenue de citadine montée dans les Highlands pour admirer les paysages en oubliant que des gens y habitaient, et plus encore la portion de tatouage qui dépassait de sa manche, au sujet duquel la mère avait pensé : Seigneur, faites que jamais Spencer ne se fasse ainsi dessiner sur le corps. Fiona avait tendu l'oreille, un instant, lorsque des noms d'oiseaux avaient été prononcés. Mais ensuite, lorsque la dame avait évoqué son *schéma agroenvironnemental*, lorsqu'elle avait parlé *pression*

de pâturage, *fauche tardive*, ou encore *hauteur d'herbe*, lorsque c'était devenu technique, en somme, elle avait compris qu'il s'agissait là de sujets qui concernaient plutôt la conduite de la ferme. Alors elle s'était éloignée. Avait laissé son mari répondre à la visiteuse, à sa manière qui pouvait devenir glaciale quand on essayait de le prendre de haut ou de lui apprendre son métier sans jamais l'avoir pratiqué soi-même. Elle l'avait laissé dire que son agroenvironnement, à la dame, ça ne l'intéressait pas, qu'il avait assez de travail comme ça. Et aussi que les subventions dont elle parlait, il n'y croyait pas : en la matière, il avait déjà eu plusieurs déconvenues depuis ce foutu Brexit dont aucun Écossais n'avait voulu.

L'Anglaise avait fini par regagner sa voiture, ses dossiers dans son sac, assurant qu'elle comprenait, qu'il n'y avait rien d'obligatoire, bien entendu. Qu'elle restait à sa disposition, elle ou l'agent agricole avec lequel elle travaillait, si jamais. Et le soir, pour amuser Spencer, Tormod s'était moqué d'elle en imitant son accent, pinçant les lèvres et relevant la tête à la manière d'une aristocrate londonienne. Ou de l'image qu'il s'en faisait, en tout cas.

– Vous me remettez, maintenant ?

– Oui, fit Fiona. Je me souviens.

Et elle s'étonna que, de son côté, cette Bonnie se soit souvenue d'elle, alors qu'en général les gens avaient tendance à l'oublier rapidement.

– Il n'est pas commode, votre mari, sourit Bonnie.

L'air de se moquer d'elle-même, et du mauvais souvenir qu'elle avait sûrement gardé de sa rencontre avec Tormod. Mais elle n'obtint aucun soutien de la part de Fiona, qui se raidit.

– Vous ne le connaissez pas, madame. Vous ne savez rien sur lui.

– C'est vrai. Pardonnez-moi.

Fiona haussa les sourcils, soudain mal à l'aise : à présent qu'elle avait repris ses esprits, il fallait s'en aller, elle n'avait rien à faire ici, avec cette femme dont elle n'appréciait ni l'accent supérieur ni les sourires faussement complices. Elle resta pourtant assise, et à nouveau souleva les jumelles pour regarder l'aigle royal, qui tournoyait lentement dans le ciel encombré.

– Vous vous intéressez aux oiseaux ?

– Un peu, avoua-t-elle, fixant encore le grand rapace pour ne pas la regarder.

– Vous devez connaître les limicoles, alors. Les huîtriers pie, les vanneaux huppés, les chevaliers gambettes, les courlis cendrés… Au printemps, il y en a pas mal par ici.

– Pas mal, oui.

La dame sembla hésiter avant de poursuivre.

– Vous savez que ces oiseaux-là sont parmi les plus menacés d'Écosse ?

Fiona ne répondit pas. Elle baissa les jumelles, observa les vaches qu'avait rejointes la fuyarde.

– En vingt ans, on a perdu 40 % de nos huîtriers pie, 50 % de nos vanneaux huppés. Et pour les courlis cendrés, c'est encore pire : sur l'ensemble de la Grande-Bretagne, ils ont diminué de 60 %. Les gens ne s'en rendent pas compte, parce qu'en décembre ou en janvier, des courlis, ils en voient des centaines sur la côte. Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est qu'une bonne partie de ces oiseaux-là viennent de Finlande ou de Russie, juste pour passer l'hiver chez nous. Pendant que nos reproducteurs s'effondrent totalement. Ceux qui nichent ici, à l'intérieur des terres, je veux dire. Et encore, la situation est moins grave qu'en Irlande : là-bas, ils sont passés de cinq mille à moins de deux cents couples, vous imaginez ?

Fiona resta muette, assise sur son banc en bois.

Mais elle écoutait.

– Pour le moment, au niveau mondial, le courlis cendré est classé comme quasi menacé. Ça veut dire que ce n'est pas encore la catastrophe, mais ça peut le devenir très vite : l'année dernière, on a officiellement déclaré une autre espèce de courlis, le courlis à bec grêle, totalement éteinte. Définitivement rayé de la surface du globe. La dernière fois qu'il a été vu, c'était au Maroc, il y a trente ans. Comme quoi, ça peut arriver…

Fiona ignorait cette hécatombe. Mais elle voyait très bien quel tournant prenait ce discours qui paraissait rodé. Et ça ne lui plaisait pas beaucoup.

– Pourquoi vous me racontez ça ? Parce qu'à votre avis, ce qui arrive à ces oiseaux, c'est de notre faute, à nous fermiers ? C'est ça ?

– De votre faute, non. Ce serait tellement simple… C'est plus compliqué que ça, malheureusement. De nos jours, le plus gros problème, c'est les prédateurs qui s'attaquent aux nids, en fait. Les corneilles, les renards… Mais si on en est là aujourd'hui, c'est à cause de toutes les zones humides qu'on a détruites ou drainées depuis des décennies, les marais, les tourbières où ces oiseaux nichaient. C'est à cause des plantations forestières, aussi : on commence à replanter des arbres sur ces terres qu'on a déboisées dans le passé, et c'est une bonne chose, je ne dis pas le contraire. Mais c'est autant d'habitats en moins pour les limicoles. Et il y a le réchauffement climatique : un hiver moins froid, c'est moins de nourriture pour les oiseaux, au printemps. Non, si je vous raconte ça, c'est parce que…

Bonnie soupira, et passa une main dans ses cheveux attachés en chignon, laissant à nouveau apparaître un peu de son tatouage. Des ailes et des becs entrelacés en noir et gris, crut déchiffrer Fiona.

– C'est parce que je trouve dommage que votre mari ait réagi de cette façon. Je travaille avec plusieurs autres fermiers du domaine de Glenlivet, et même ailleurs en Écosse. Avec des propriétaires fonciers, des éleveurs, des céréaliers, il y en a beaucoup qui sont très attachés à ces oiseaux, croyez-moi. On essaie de faire évoluer les

choses, d'adapter les pratiques agricoles pour favoriser la reproduction dans les prairies… C'est du travail en plus, c'est vrai, mais il y a des possibilités, des subventions prévues pour ça, pour couvrir les surcoûts. Et ça marche, je vous assure que ça marche. Sur certains sites, on a des succès de reproduction vraiment encourageants.

Une autre voiture passa, un pick-up qui s'engagea sur une piste, en direction des champs.

– Félicitations, dit sèchement Fiona. Mais que voulez-vous que j'y fasse ?

– Je ne sais pas. Je me demandais juste si… Enfin, comme vous avez l'air de vous intéresser un peu à la chose, je me demandais si vous ne pourriez pas en reparler avec votre mari.

Octobre

Penché sur les résultats sanguins, l'ophtalmologiste se pinça la lèvre inférieure, comme si des doigts il lui était possible de retirer les mots qu'il allait devoir prononcer. Le mot, surtout. Ce mot qui un an plus tôt était encore inconnu de Fiona, et qu'elle avait prié le Seigneur pour ne jamais devoir faire sien.

– C'est bien ça, dit-il la voix blanche. C'est bien une *choroïdérémie*.

Sous le faux plafond du cabinet, Spencer était assis à côté de sa mère, carrure adolescente près des appareils qui, lors des précédentes consultations, avaient mesuré sa vue de mille façons différentes. Elle lui prit la main, il la retira aussitôt, croisant les bras sur son sweat à capuche, et fixant le praticien avec un soudain sérieux.

Ce n'était pas une surprise. Juste la confirmation, analyse génétique à l'appui, de ce qu'ils savaient déjà : que Spencer était atteint de cette maladie au nom imprononçable et qui allait, de façon lente mais certaine,

altérer sa vision. En réduire le champ, tel un tunnel qui se rétrécirait sans jamais déboucher sur rien. Pour, à l'âge adulte, autrement dit dans longtemps, avait insisté le spécialiste, Pas avant trente ou quarante ans, vous voyez, le réduire à une seule tache de lumière au centre de ses deux yeux. Avant de l'éteindre tout à fait.

Cette maladie qui, un jour, allait rendre Spencer aveugle.

C'est Fiona qui la première s'était interrogée, un soir que l'adolescent avait chuté dans l'escalier en montant se coucher : dans la pénombre, et sortant du salon très éclairé, il ne distinguait plus les contours des meubles et des objets. La chose s'était reproduite dans l'étable, un jour où il avait aidé son père à nettoyer les crèches jusqu'à la nuit tombée. Il voyait mal les barrières, avait-il expliqué, paupières plissées. Ce n'était pas si problématique, en journée ou en pleine lumière il ne se plaignait pas, et Tormod disait : Ce n'est rien, ou Moi aussi, la nuit, je n'y vois pas bien, des fois. Mais tout de même, Fiona avait pris rendez-vous avec le médecin du village. Sans imaginer où tout cela allait mener, d'examens oculaires en prises de sang, et de spécialiste en spécialiste.

Les coudes sur son bureau en verre, l'ophtalmologiste expliqua qu'il allait falloir préserver Spencer des lumières éblouissantes, et peut-être aménager l'intérieur de la maison pour l'adapter à la maladie, autant de choses que Fiona savait déjà. Il parla casquette à visière, comme celle que l'adolescent portait et qu'il désigna en disant Ça c'est bien, aussi. Il lui prescrivit

les lunettes à verres filtrants évoquées la dernière fois, à porter quand Spencer en ressentirait le besoin. Mais aucun traitement.

Parce qu'il n'en existait pas.

Sur le trajet du retour, tandis qu'ils quittaient la côte pour remonter vers les Highlands, tandis qu'ils traversaient la plaine de l'Aberdeenshire et ses parcelles d'orge aux dimensions démesurées, Spencer se fit plus docile, laissa Fiona lui caresser la nuque, l'autre main sur le volant.

– Elle te va bien, cette casquette.

Il esquissa un sourire, les yeux dans les bandes blanches qu'avalait la voiture.

– Ça va aller. Je te promets que ça va aller.

– Ouais, murmura-t-il.

À la moue qu'il fit, elle eut la sensation fugace de revoir son petit garçon. Son enfant adorable, caché dans ce corps immense mais pas encore adulte. Et, à l'idée de ce qui l'attendait quand il le serait vraiment, le chagrin la submergea.

– Tu veux qu'on mette de la musique ? tenta-t-elle, parce qu'avant il aimait ça, écouter des chansons avec sa mère.

– Non, c'est bon.

Et il sortit son téléphone portable de sa poche, et s'y plongea tout entier pour le reste du trajet, levant à peine la tête lorsqu'ils pénétraient dans tel ou tel village, les façades grises dressées en murs austères de